

PARTIE 1

DÉ

CONS

TRU

IRE

POUR

MIEUX

**CONST
RUIRE**

LE MASCULIN L'EMPORTE

« Elle était pleine d'une intense compassion.

Elle était extrêmement charmante.

Elle était dénuée de tout égoïsme.

Elle excellait dans les arts domestiques.

Elle faisait preuve d'abnégation tous les jours.

*S'il y avait du poulet sur la table,
elle prenait l'aile, s'il y avait un courant d'air,
c'est elle qui s'asseyait devant. »*

« m

a chère, vous êtes une jeune femme. Vous allez parler d'un livre écrit par un homme. Soyez compréhensive ; soyez tendre ; complimentez ; trompez ; employez tous les charmes et les ruses de notre

sexe. Que personne ne puisse vous soupçonner d'avoir une libre opinion. Et surtout soyez pure. »⁵

Dans ce texte, Virginia Woolf dresse le portrait de la femme qui s'immisce dans sa chambre alors qu'elle s'apprête à commencer à écrire. Elle qui s'apprête à écrire un ouvrage critique, elle qui s'apprête à donner son avis, à ne pas chercher à satisfaire *tout le monde*, elle voit se dresser le spectre de la femme idéale, elle qui représente le mieux son sexe. Oui, car même s'il n'y avait pas eu le pronom « elle » dans ce texte, vous auriez reconnu qu'il s'agissait d'une femme, n'est-ce pas ?

Douce, altruiste, charmante, bonne ménagère, tendre, pure : ce sont là les codes de la féminité.

À l'inverse, si ce texte avait mis en scène un personnage puissant, assuré, intelligent, fort, qui n'a peur de rien, qui a la voix qui porte et qui n'a pas peur de déplaire, on en aurait forcément déduit qu'il s'agissait d'un homme. Car ce sont là les attributs de la *virilité*.

Ainsi, l'Ange du Foyer⁶ décrite par Virginia Woolf dans son texte éponyme n'incarne pas l'idéal de la femme, mais l'idéal *féminin*. On touche là à un concept clé du livre et de la déconstruction : la distinction entre sexe et genre. Le sexe est biologique, ce sont les organes génitaux avec lesquels vous êtes née. Il y a le sexe féminin, le sexe masculin et les personnes intersexes (que la société marginalise volontairement justement à cause du genre, mais qui représentent tout de même 100 millions de personnes sur Terre). Cette réalité se valide aussi bien dans la nature que dans l'humanité.

Le genre, lui, est social, il représente l'ensemble des codes de conduite que l'on a assigné à un sexe et érigé comme représentatif de celui-ci. Il est, aux yeux de la société, strictement binaire, et surtout normatif.

Le genre, c'est ce qui fait
que l'on demande,



avant même la naissance d'un-e enfant, si c'est un garçon ou une fille pour pouvoir décorer sa chambre en bleu ou en rose.

Le genre, c'est ce qui fait qu'à part en Écosse, un homme qui porte une jupe sera moqué, pointé du doigt et regardé de travers, juste pour avoir choisi de porter un vêtement.

Le genre, c'est ce qui fait que si tu es une fille, on t'inscrira à la danse plutôt qu'au football – c'est bien connu, si tu as un vagin, tu ne peux pas aimer courir après un ballon. C'est un truc de pénis.

Le genre, c'est ce qui va faire que, horrifiés, des parents apercevant leur petit garçon jouer avec une poupée, et leur petite fille avec une épée et un bouclier, vont tout de suite *rétablir la norme* et inverser les jouets. Et on leur répète bien que ça ne doit plus arriver. Parce que si des enfants plus âgés avaient assisté à la scène, le petit garçon se serait probablement fait traiter de « fillette » et, devant les moqueries de ses aînés, serait allé se cacher en pleurant.

Ce dernier exemple nous dit deux choses : la première, que les petits enfants ne voient pas le problème à jouer avec différents jouets avant qu'on le leur dise, qu'on leur *apprenne*, qu'il y en a un : le genre est donc une norme qui est construite et que l'on transmet à ses enfants, qui l'intériorisent ; la seconde, c'est que si la pire insulte que l'on peut dire à un petit garçon, c'est qu'il est une « fillette », c'est que ces genres ne sont pas égaux. Bien sûr, une petite fille sera sûrement vexée si on la traite de « garçon », mais jamais au point où un garçon se sentira *humilié*. Bien souvent même, une petite fille pourra être encouragée à faire comme son frère, et valorisée pour cela – faire une passe, soulever quelque chose d'assez lourd, se voir confier une responsabilité ; si elle réussit, on la félicitera et elle intégrera que les attributs *masculins* sont des qualités. À l'inverse, on encouragera rarement un garçon à faire « comme sa sœur », ou alors celui-ci refusera catégoriquement, la socialisation de son genre ayant commencé et, avec elle, l'inégalité qui en découle.

Je vois déjà certain-e-s d'entre vous s'indigner ou, du moins, se questionner : « Louise, tu exagères, tu ne peux pas nier qu'il y a des différences entre les hommes et les femmes. »

Tout à fait. Je ne nie pas, et je ne nierai jamais, qu'il y a des différences entre les hommes et les femmes. Après tout, nous n'avons pas les mêmes chromosomes, nous ne produisons pas les mêmes hormones – même si cela joue un rôle moindre que ce que l'on imagine, comme on le verra un peu plus tard – et nous n'avons, *de facto*, pas le même corps.

Non, je ne remets pas en question le fait qu'il y a des différences entre les hommes et les femmes. Ce que je remets en question, c'est l'*interprétation* de ces différences. Que l'interprétation de ces différences ait mené à une hiérarchie. Ça, ce n'est pas naturel, c'est construit.

C'est donc cela le genre : une construction qui interprète la binarité entre le sexe féminin et le sexe masculin, en la hiérarchisant, en défaveur des femmes. Pourquoi en défaveur des femmes ? C'est le propre des pages à venir, et j'aurai l'occasion d'y revenir en détail, mais si vous aviez un doute, rappelons simplement que 113 femmes sont mortes sous les coups de leur conjoint ou ex-conjoint⁷ ; que 98 % des agressions sexuelles sont commises envers des femmes⁸ ; que les femmes gagnent en moyenne 23 % de moins que les hommes⁹. Et ça, ce n'est qu'en France, un pays dont la situation reste privilégiée pour les femmes (ce qui ne doit pas te servir d'excuse, Michel, pour asséner que l'on n'aurait « plus besoin du féminisme en France ». Moins grave ne veut pas dire acquis, ni même acceptable, et si tu n'en es pas convaincu-e, je t'invite à en rediscuter à la fin de ce livre).

Mais avant d'entrer dans le détail de la source de l'inégalité entre les genres, je souhaite revenir sur la caractéristique principale du genre qui, pour le coup, vaut pour le genre féminin aussi bien que masculin, à savoir son caractère normatif.

Une norme, par définition, est l'ensemble des conduites qui est imposé à un groupe social. Il est imposé, il n'est donc pas choisi, cela implique que si tu ne t'y conformes pas, tu seras sanctionné-e. À l'inverse, si tu t'y soumetts, tu seras récompensé-e. Le système de récompense/sanction qui régit le genre est très important à comprendre, car c'est ce qui lui permet de se pérenniser.

On en a tou-te-s, je pense, fait l'expérience, dès notre plus jeune âge : le fait de se déguiser en princesse va occasionner les ravissements de ses proches, si en plus elle a une jolie coiffure, un peu de maquillage, qu'elle charme l'assemblée avec sa voix douce et les bisous qu'elle envoie dans les airs à la fin, il n'en faudra pas plus pour gagner le cœur de toutes les personnes présentes qui s'empresseront d'abreuver ses parents en compliments et les féliciter pour leur petite fille « vraiment trop mignonne ». Oui, vraiment, il n'y a rien qui n'occasionne plus de ravissements et de compliments qu'une petite fille qui performe la féminité.

Imaginez une situation tout autre. Si cette petite fille apparaissait devant ses proches non pas déguisée en princesse, mais en super-héros, disons Batman. Elle débarque, fièrement, dans le salon, vêtue de son costume. Un silence gêné s'installe auprès des convives, avant que le papa, mal à l'aise, s'approche et lui dise : « Chérie, ce n'est pas un costume pour toi, ça, c'est un costume pour garçon. — Mais moi aussi, je veux être un super-héros ! proteste la petite fille. Je veux sauver le monde. » Le père, gêné, lui répond : « Ma chérie, les superhéros, ce sont des hommes. Batman, Spiderman, Superman... Toi, tu es une princesse ! Tu as l'embarras du choix. Jasmine, Belle, Cendrillon, Blanche-Neige... — Mais pourquoi les garçons seraient des superhéros et les filles des princesses ? » s'exclame la petite fille, interloquée.

Ce qui a comme conséquence de laisser le père sans voix, ne trouvant pas d'explication rationnelle à cela. Alors, pour asseoir son autorité masculine, et pour ne pas perdre la face, il réplique : « Parce que c'est comme ça ! Maintenant, tu files te changer. »

(*Aparté.* À chaque fois que l'on vous réplique – ou que l'on vous a répliqué – « parce que c'est comme ça », c'est que l'argument n'a rien de naturel et c'est donc qu'il est socialement *construit*. La personne en face de vous ne fait que répliquer un schéma ou une connaissance qu'elle a intériorisés, sans les remettre en question. Plutôt que de vous en contenter, au contraire, creusez, voyez-y le signe qu'il y a là un fort potentiel de *déconstruction* et que vous êtes en mesure de vous forger votre propre opinion.)

Retour à notre histoire : la petite fille se met à pleurer, à crier qu'elle ne veut pas se changer, son père s'énerve, perd patience de crainte de voir son autorité masculine remise en question, alors il va user de son pouvoir masculin et la réprimander, si ce n'est même lui donner une bonne fessée, pour qu'elle comprenne. Qu'elle comprenne que c'est ce qui l'attend si elle sort de la performance de son genre. Que quand on est une femme, il y a une sanction sociale à ne pas être féminine.

Vous l'avez peut-être déjà expérimenté.

J'ai personnellement fait cette expérience assez tôt, mais il m'a fallu attendre le début du collège pour vraiment en prendre conscience. N'ayant pas de frère, je n'avais jamais vécu la différence de traitement frontalière, du fait de mon sexe et du genre qu'il m'était attendu de performer.

Pourtant, j'en ai bel et bien pris conscience un beau jour de quatrième, alors que j'étais en cours d'anglais dispensé par une professeure remplaçante. Celle-ci avait interrogé arbitrairement l'une de mes amies sur un chapitre que l'on n'avait pas encore vu en cours. Ayant toujours été révoltée par l'injustice – et ayant particulièrement du mal avec l'autorité, je dois l'avouer –, j'ai commencé à protester, à prendre la défense de mon amie, à insister sur le fait qu'elle ne pouvait pas savoir ce que l'on n'avait pas vu en cours. Un de mes camarades toujours prêt à mettre de l'huile sur le feu a renchéri, en affirmant que c'était vraiment n'importe quoi et que l'on devrait annuler le contrôle prévu la semaine suivante. J'ai approuvé, et il n'en a pas fallu plus pour que l'on commence à scander mon camarade et moi : « Pas de contrôle ! Pas de contrôle ! », suivis en chœur de toute la classe. La professeure, irritée que le contrôle – sans mauvais jeu de mots – lui échappe, finit par s'exclamer : « Louise, dans le bureau du CPE ! ». Pas « Louise et Adrien » – le nom de mon camarade –, non, juste « Louise », alors que les torts étaient clairement partagés dans cette affaire. Je n'avais fait que défendre mon amie, et Adrien en avait profité pour foutre un peu la merde – mais comme m'a dit ensuite texto mon CPE dans son bureau : « Tu sais comment sont les garçons, il ne faut pas entrer dans leur jeu. » Le même discours selon lequel, si je me fais emmerder dans la rue, c'est à moi de ne pas répondre, de laisser

couler ; si je me fais agresser sexuellement, c'est à moi de porter une autre tenue ; si un mec m'entraîne dans ses conneries, c'est à moi de résister, de tuer la protestation dans l'œuf, de garder mon sang-froid et de sourire gentiment, sans faire de vagues. Parce que c'est ce que les filles font. Ou plutôt : c'est ce que l'on attend de ton genre, tu as donc intérêt à être comme ça, sinon tu seras sanctionnée.

Voilà donc comment j'ai écopé d'une heure de colle, et d'excuses à présenter à ma professeure, tandis qu'Adrien, lui, n'a rien eu du tout et m'a gratifiée d'un grand sourire quand je suis revenue dans la classe.

Je crois que c'est à ce moment-là que je suis devenue féministe.

Une heure de colle pour moi, une fessée pour la petite fille, il y a parfois des sanctions concrètes qui s'appliquent quand on ne « respecte » pas le code de conduite de notre genre. Mais souvent, plus que les sanctions concrètes, il y a un outil encore plus puissant mis en place par le système pour nous inciter à entrer dans le moule : la honte. Plus que la fessée en elle-même, c'est le fait de se la voir administrer devant toute sa famille qui risque de marquer la petite fille et de la dissuader de se rhabiller en Batman avant un petit bout de temps – voire plus jamais. Plus que l'heure de colle, c'est le fait d'avoir été envoyée chez le CPE devant tous mes camarades, alors qu'Adrien restait tout sourire à sa place, qui m'a humiliée.

Ce sont les commentaires, les piques, les réactions que l'on a intériorisés et que l'on va s'adresser, qui nous font ressentir de la honte et qui nous incitent à ne pas reproduire ces comportements jugés « non féminins », pour ne pas subir ces remarques à nouveau.

Ce sont les : « Oh ! Dis donc, Louise, tu as l'air fatiguée » que clament tes collègues alors que tu n'as juste pas eu le temps ou l'envie de te maquiller ce matin. (Intériorisation : il faut donc que je me maquille pour ne plus subir ces remarques.)

Ou alors les : « Louise, parle moins fort, une fille ça ne crie pas » qui te font sentir honteuse, quand ta mère déclare ça devant les invités. (Intériorisation : pour ne pas me faire afficher à nouveau, il faut que je fasse moins de bruit, que j'apprenne à parler plus doucement.)

Ou encore les : « Mais enfin, Louise, pourquoi tu es habillée comme ça, on dirait un mec ! » qui, en plus de t'humilier, te vexent comme un pou et te poussent, consciemment ou non, à te diriger vers une robe et des talons quand tu es en famille, pour ne plus subir de telles remarques.

Toutes ces sanctions sociales ont pour but de nous dissuader de performer autre chose que le code de conduite du genre qui nous a été assigné.

Une des meilleures représentations de cette réalité se trouve dans la figure de la sorcière. C'est sûrement l'un des seuls termes qui, à sa simple mention, évoque tout de suite l'image d'une femme repoussante, méchante et aigrie. Autant dire, pas quelqu'un à qui l'on a envie de ressembler. Pourtant, Mona Chollet dans *Sorcières*¹⁰ et avant elle Guy Bechtel dans *La Sorcière et l'Occident*¹¹ montrent dans leurs ouvrages que les sorcières – à savoir juste des femmes qui avaient *du* pouvoir plutôt que *des* pouvoirs, généralement grâce à leurs connaissances du corps et dans leurs compétences de sages-femmes – étaient souvent très appréciées de leur communauté.

Qu'est-ce qui a fait alors que c'est l'image diabolisée qu'on leur a donnée qui prévaut encore aujourd'hui ?

Eh bien, c'est très simple : les sorcières n'étaient pas *féminines*. La plupart se faisaient rétribuer pour les soins qu'elles prodiguaient, étaient donc indépendantes financièrement ; et n'étaient par ailleurs souvent ni mariées ni mères, et donc indépendantes tout court ; et surtout, elles étaient puissantes. Elles étaient demandées, elles étaient respectées, elles étaient influentes, alors même qu'elles ne respectaient pas du tout les codes de la féminité de l'époque, à savoir être sans travail, soumises à leur mari et considérées uniquement par la maternité.

Autant dire que pour les personnes au pouvoir à l'époque, les sorcières représentaient une grande menace à l'ordre patriarcal établi. Heinrich Kramer Institoris et Jacques Sprenger, deux inquisiteurs, publient le « *Malleus Maleficarum* », un traité expliquant que de par l'infériorité et la faiblesse naturelle des femmes, celles-ci seraient plus susceptibles de céder aux tentations de Satan ; qu'il convient aux hommes de les en protéger, et qu'il faut pour cela exterminer les sorcières. Le principal tort des sorcières était de montrer que l'on pouvait

être femme sans performer les codes contraignants et limitants de la féminité. Alors ils ont fait la seule chose qu'ils pouvaient faire : les exterminer.

Cette dernière phrase est bien évidemment ironique, pas en ce qui concerne l'extermination, qui a bel et bien eu lieu, que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de « chasse aux sorcières », mais en ce qui concerne le seul choix qui se serait offert à ces messieurs. C'est pour vous montrer à quel point la société patriarcale est démunie lorsqu'elle fait face à des femmes puissantes, à des femmes qui ne sont pas *féminines*, à des femmes qui ne restent pas à leur place.

Et quelle est-elle, exactement, cette place ?

Eh bien, là où la féminité est le *best of* de la négation – « ne sois pas trop ambitieuse, ne sois pas trop bruyante, ne prends pas trop de risques », autrement dit : « ne prends pas trop de place », cette place ne peut être que moindre.

Résultat : les femmes sont aujourd'hui bien moins présentes dans l'espace public, la scène littéraire ou culturelle, sans parler des domaines de pouvoirs économiques et religieux.

Lauren Bastide, dans son ouvrage *Présentes*, met en lumière des statistiques édifiantes : le pourcentage de femmes autrices étudiées à l'école ? 3,4 %.

Le nombre de femmes réalisatrices de films ? 25 %.

Le nombre de femmes nommées aux Victoires de la musique ? 18 %.

Le nombre de femmes à la tête d'une entreprise du CAC40 ? Facile à retenir : 0.

Et avant qu'un homme inquiet de ses privilèges ne vienne m'asséner : « Ce n'est pas ma faute si les femmes sont moins douées que les hommes, aujourd'hui, ça ne tient qu'à elles de faire augmenter ces pourcentages », c'est faire preuve d'une franche mauvaise foi qui nie l'existence d'un sexisme structurel hérité de siècles de domination. C'est faire fi du fait que jusqu'au 13 juillet 1965, une femme n'avait pas le droit de travailler sans l'accord de son mari. C'est faire fi que jusqu'en 1868 (avec l'inscription de la première étudiante française, Mary Putman), les portes de l'Université leur étaient fermées. C'est faire fi du fait qu'elles ont été confinées dans leur rôle de mère à devoir assumer l'immense tâche d'élever des enfants, gérer un foyer, s'occuper des tâches ménagères et domestiques ; et donc qu'elles

n'ont pas eu, contrairement aux hommes, le *loisir* d'occuper leur temps à écrire, produire et créer. Comme le dit si bien Virginia Woolf dans son ouvrage éponyme, elles manquaient d'une « chambre à soi ». Cette autrice, aujourd'hui internationalement reconnue et étudiée dans de nombreuses écoles, le disait elle-même : elle n'aurait pas pu écrire ses ouvrages si elle avait été mariée, s'il lui était incombé la charge de s'occuper d'un mari et d'élever des enfants avec une charge mentale et domestique à gérer. De plus, elle bénéficiait de la rente de sa grand-mère, qui lui garantissait une indépendance financière, un privilège dont ne bénéficiaient pas la majorité des femmes à son époque – et au cours de tous les siècles qui ont précédé. Nier le poids que pèsent encore aujourd'hui des siècles et des siècles d'oppression sexiste, c'est au mieux naïf, au pire hypocrite.

Ce serait comme déclarer que le « racisme n'existe plus », parce que les personnes racisées ont obtenu *en théorie* l'égalité des droits après des siècles d'oppression.

En pratique, la société patriarcale reste éminemment raciste, comme en témoignent les discriminations à l'embauche. Une étude de l'Observatoire Meteojob et de l'Ifop a montré que « la proportion de victimes d'une discrimination lors de la recherche d'un emploi étant très largement supérieure à la moyenne chez les personnes se percevant comme "non-blanches" (42 %) ¹² ». Le racisme, le sexisme et les discriminations envers la communauté LGBTQ+ sont systémiques, elles sont ancrées dans le système en place, elles sont structurelles.

Il est important de réaliser ceci dès maintenant : ce n'est pas parce que vous n'êtes pas sexiste ou raciste que *la société ne l'est pas*.

Je le dis parce que bien que j'aie été amenée à prendre conscience du sexisme assez tôt parce que je l'ai vécu, j'ai longtemps pensé que la société n'était plus raciste parce que je ne l'étais pas. C'est là tout le principe d'un privilège : ne pas reconnaître une réalité parce qu'on ne la vit pas. C'est pour cela que l'on parle aujourd'hui du « privilège de l'homme blanc », car c'est lui qui détient tous les privilèges : il ne subit ni l'oppression sexiste, ni raciste, ni homophobe ou transphobe si c'est un homme cis (s'identifiant à son genre)

et hétéro. Vous vous demandez qui sont ces hommes ? Eh bien regardez à la tête des pouvoirs politiques, économiques et religieux. Le cruel manque de diversité est frappant.

Ce n'est pas confortable d'avoir à affronter ces privilèges ou de reconnaître que la société dans laquelle on vit a des failles, mais c'est nécessaire pour faire bouger les choses.

De cette moindre place que la société patriarcale a laissée aux femmes en découle l'*infériorité* de leur place aujourd'hui.

Cette réalité confirmée aussi bien de manière formelle par les chiffres – en France les femmes gagnent en moyenne 23 % de moins que les hommes¹³, les secteurs qui sont dits « féminins » sont aussi les moins valorisés : la petite enfance, le ménage, les soins aux personnes malades, l'assistance aux personnes âgéesâgées –; que de manière informelle : quelle femme ne s'est jamais vue couper la parole par un homme qui accordait peu de crédit à ses propos ? Quelle femme ne s'est jamais retenue de prendre la parole en présence d'un auditoire principalement masculin parce que nous avons nous-mêmes intériorisé cette place ? Quelle femme n'a jamais pensé qu'elle devrait travailler deux fois plus dur qu'un homme pour y arriver ? Tout cela ne laisse pas de doute quant à la place inférieure à laquelle la société patriarcale nous a cantonnées.

Logiquement, si la place de la femme a été assignée comme inférieure, c'est que la place de l'homme a, elle, été érigée comme *supérieure*. Ça tombe bien, un grand nombre de réalités, peu souvent remises en question, permettent d'en témoigner.

Celle qui m'a le plus interpellée, quand j'ai pris conscience de toute la signification qu'il y a derrière, c'est le fait que le terme « homme » permette à la fois de désigner le sexe masculin et l'humanité tout entière. Comme le dit si bien Olivia Gazalé¹⁴, cette ambiguïté relève moins de l'homonymie (quand, par hasard, deux mots ont la même sonorité, comme « mer » et « mère ») que la métonymie (quand une partie se prend pour le tout). L'homme étant supérieur, autant que son nom serve à décrire le reste de l'humanité ! De cette même « logique » découlent de merveil-

leuses règles grammaticales comme celle, lourde de sens, que l'on nous inculque en primaire : « Le masculin l'emporte. » Vous savez, cette règle qui nous enseigne que lorsque l'on parle de Maxime et Clara, on emploiera le pronom « ils ». Pourquoi ? *Parce que.* (Rappelez-vous ce que je vous ai dit au début de ce chapitre ; quand vous faites face à un « parce que », il faut toujours creuser, c'est là que ça devient intéressant.) Parce que la vérité, c'est qu'il n'y a aucune explication rationnelle à cela : c'est une construction sociale misogyne, qui met dans la tête des petites filles et des petits garçons dès le plus jeune âge qu'une femme compte moins qu'un homme, et c'est donc le pronom de ce dernier que l'on utilisera lorsqu'ils sont deux... même si 99 femmes se réunissent avec un garçon, on écrira : « Ils ont décidé que... »

Dans un registre plus sociologique, la chercheuse Caroline Criado Perez a aussi démontré¹⁵, après avoir étudié pendant cinq ans l'espace public, à quel point celui-ci a été pensé par et aménagé pour les hommes : de réalités plus anecdotiques, comme la température dans les bureaux et les salles de classe, fixée à un niveau optimal pour les corps des hommes, à d'autres plus dangereuses, comme le fait que les dispositifs de sécurité des voitures soient testés pour des corps d'hommes – ainsi, les femmes ont 47 % de risques supplémentaires d'être sérieusement blessées lors d'un accident de la route, rapporte la chercheuse.

Enfin, et même s'il y en a de nombreux autres, je terminerai par celui-ci, parce qu'il est particulièrement représentatif du fait que cette inégalité entre les genres est une construction patriarcale, c'est-à-dire de la société qui a donné les pleins pouvoirs au père : quand un petit garçon naît, il prend le nom du père ; quand une petite fille naît, elle prend le nom du père – de même pour les personnes intersexes. Et quand la fille se marie, elle prend le nom de son mari – l'époux, lui, peut garder le sien.

Pourquoi ?

Parce que.

D'une différence entre les sexes, on a établi une hiérarchie entre les genres, le masculin l'emporte sur le féminin.